

A l'ombre des paupières du lézard vert

« Derrière son sourire, on entrevoit le beau chemin qu'emprunte le cœur des gens heureux. Comme lorsqu'on garde derrière les paupières la trace des lueurs que dessinent les lucioles dans l'obscurité. »
H. Murakami, Kafka sur le rivage.

Au vrai, quand l'ascension commence, cela fait longtemps qu'elle a commencé. C'est que j'ai longtemps attendu. C'est que j'attends. Au fond, je ne fais qu'attendre, attendre d'être en bas de cette montée. Elle n'est pas longue. Elle est dans les cordes de ma fatigue. Moi, dans mes cordes à moi, je ne sais pas. Je suis juste ma fatigue ; je vais où me portent encore mes pas et après, on verra. C'est après qu'on pourra dire. C'est après qui dira.

Garer la voiture. Vite. Longer un bout de lac. Vite. Enfin plutôt longer quelques bars et restaurants, le fameux pizaiolo. Mais quoi qu'il en soit, vite. Pour enfin parvenir au bas de la montée.

Passer les panneaux, l'entrée du grand domaine avec les chevaux, la carte du massif et parfois le petit chien blanc. Puis entamer l'ascension.

D'abord sur des cailloux rajoutés, à découvert, face à la bâtisse qui intrigue, si seule et si magistrale, en un mot créole, songeuse face au lac. Puis sur les roches qui affleurent naturellement, polies par les nombreux passages. Apprécier la fraîcheur de la forêt, se hisser. Et surtout, enfin, au premier croisement des chemins se déchausser, boire une gorgée d'eau et ne pas se presser de l'avaler.

Autant dire quitter la ville, les cris des joueurs de football au stade non loin, la fureur de toutes les mécaniques en sortie. C'est qu'on est dimanche, c'est qu'il fait un furieux soleil.

D'abord en lacets pour émousser son abrupt, l'ascension se tarit à un second croisement. Avant, on aura pu jouir de la vue sur le lac, les sommets environnants, la vaste esplanade et l'Impérial, si sombre malgré sa façade de blanc irradiante. Avant, il aura fallu tenir bon, ne pas faillir d'inattention ou de vertige, c'est selon. Avant, il aura fallu résister au vide, ou non : se dire qu'aujourd'hui encore, la chute, se précipiter, serait hors sujet.

Avant, on pourrait encore passer à côté. Passer à côté comme moi-même je suis peut-être passée à côté la première fois. Pour suivre d'ambitieux panneaux et aller plus haut, en haut du mont. Et alors ? En haut, on n'est pas forcément plus avancé. Voilà pourquoi on redescend, vaguement émerveillés, implicitement frustrés.

Voilà pourquoi, un autre jour, on explore, on renonce au sommet pour continuer sur le sentier. Celui qui part à droite, presque à plat. Celui qui glougloute de drôles de glouglous au ras des épines de pin. Celui, humide, qui offre à mes pieds un sol où enfin me déployer, m'ancrer de passage. Celui qui laisse une cabane en haut, sur ma gauche. Elle a l'air si soignée, au milieu d'une si discrète prairie. J'aimerais m'en approcher, mieux voir. Mais au souvenir de ce moment je préfère garder le mystère des loisibles. On dira que pour cette fois, le mystère vaut plus que la découverte vraie, que la vie, c'est vivre. Mais aussi on garde sous le pied.

Au fil des ascensions, croire l'avoir perdue, cette cabane. Ou plutôt non, qu'elle s'est fondue dans les branchages, prolongée en d'infinies ramifications.

Jusqu'à.

Jusqu'à l'image, celle de la question. Les mots sont mis au défit du chez moi, de mes arcanes objectivées. Ai-je envie de décrire ? Puis-je décrire ? Et d'abord, que décrire ?

Pour cette fois, on dira : un chalet d'alpage impeccablement retapé. Fermé. On pensera à Charly. Parfois, selon qui passe, qui reste, on parlera de Charly. On se souviendra. On ironisera de la pâle ironie de la vie. Car il n'est plus là, Charly. Son chalet à peine fini, il est mort, mort de son cancer à la gorge Charly, mort de l'acide des lames où qu'il bossait Charly, mort à plus -un jour- monter à son chalet tout neuf, nickel tout retapé Charly.

Voilà pourquoi on est là.

Pour *ce* jour.

Avant, on ne savait pas.

Combien, comme moi, sont là et ne savaient pas ? Est-ce si important de... non, ce n'est pas si important de comme on dit « savoir ». L'important est juste, encore une fois, de s'être hissé et d'en surplomb se reposer sous le tilleul, à l'ombre des paupières du lézard vert.

Varécy
Mai 2017